

Dossiers lord Byron

N°5

L'abbaye de Newstead



Sommaire :

Introduction (p. 3)

Témoignages

Charles Skinner Matthews : Lettre du 22 mai 1809 à Mlle I. M. (p. 8)

Anonyme : "L'abbaye de Newstead en 1815 et 1829" (p. 10)

Washington Irving : *Abbotsford, et l'abbaye de Newstead* (Extraits) (p. 14)

Newstead dans les poèmes de Byron

"Vers composés en quittant l'abbaye de Newstead" (p. 21)

"Abbaye de Newstead" (p. 22)

L'Abbaye Normande : extrait du Chant XIII de *Don Juan* (p. 23)

Annexe

Lettre de Byron à Thomas Wildman (p. 25)

Dossiers lord Byron.

ISSN 2496-3569

N°5, décembre 2010.

Rédaction et traduction : Davy Pernet.

Mise en page et iconographie : Éditions Fougereuse. Publié en France.

Site : www.editionsfougereuse.com / contact : editionsfougereuse@yahoo.fr .

Tous droits de traduction, de reproduction, et d'adaptation réservés.

Note éditoriale

Ce numéro des *Dossiers lord Byron* est consacré à la demeure héréditaire des Byron, l'abbaye de Newstead, que le poète habita de manière discontinue, et qu'il immortalisa dans ses écrits. Lieu de mémoire intime et de ressourcement, Newstead devint vite indissociable de la personne de Byron, comme le montrent les récits de visite et les poèmes recueillis ici.

Comme dans les précédents Dossiers, nous reproduisons en tous points les textes originaux, avec leur orthographe et leur présentation, sauf en ce qui concerne des usages désuets, tels les guillemets. Les notes des auteurs sont signalées par des astérisques renvoyant en fin de textes ; nos propres notes sont signalées par des chiffres.

La lettre de Byron à Wildman, et le poème "Abbaye de Newstead" n'avaient jamais été traduits en français.

Indications bibliographiques

Études

T. J. Pettigrew : "On Newstead Abbey" ; *Journal of the British archaeological association* ; vol. 9, 1854.

Anonyme : *Newstead Abbey, its present owner, with reminiscences of Lord Byron* ; Longman, Londres, 1857.

Charles Dickens : "The Byrons of Newstead" ; *All the year round. A weekly journal* ; n° 112, 15 juin 1861.

R. C. Waterston : "Annesley Hall and Newstead Abbey" ; *The Atlantic monthly* ; fév. 1864.

P. Austin Ryan : *Newstead abbey and the relics of Byron : being a complete description of Newstead Abbey, Annesley Hall, and Hucknall Torkard church, with interesting anecdotes, and incidents of the early life of Byron* ; Linney, Mansfield, 1874.

Richard Allen : *The Home and grave of Byron. A souvenir of Newstead Abbey, Nottinghamshire* ; Longman & Co., Londres, 1874.

Rosalys Coope : "Lord Byron's Newstead : the abbey and its furnishing during the poet's ownership" ; *Transactions of the Thoroton society of Nottinghamshire*, n°91, 1987.

John Beckett (et Sheila Aley) : *Byron and Newstead. The aristocrat and the abbey* ; University of Delaware Press, Newark, et Associated U. P., Londres, 2001.

Récits de voyages

Washington Irving : *Walter Scott et lord Byron, ou Voyages à Abbotsford et à Newstead* ; trad. d'Adèle Sobry ; Fournier jeune, Paris, 1835.

Désiré Nisard : "Souvenirs du Nottinghamshire" ; *Revue des deux mondes*, 1850 ; t. 8, p. 42-76. (Repris dans *Souvenirs de voyages* ; Michel Lévy frères, 1855 ; p. 445-459 et *Études de critique littéraire* ; Michel Lévy frères, 1858 ; p. 286-300.)

Alexandre Dumas : *Le Pasteur d'Ashbourn* ; Cadot, Paris, 1853 ; chap. III.

Paul Bourget : *Études et portraits* ; Lemerre, Paris, 1889 ; vol. 2, chap. III.

Sites Internet

<http://www.newsteadabbey.org.uk>

http://www.nottingham21.co.uk/build_newstead_1.htm

http://redpill.dailygrail.com/wiki/Lord_Byron_and_Newstead_Abbey

Illustrations

Couverture : "Newstead Abbey" ; *The Poetical works of Lord Byron* ; Nimmo, Edimbourg, 1874 ; page de titre.

p. 3 : "Abbaye de Newstead" ; *Œuvres complètes de lord Byron* (Trad. Pichot) ; Furne, Paris, 1842 ; p. 40.

p. 7 : Plan de Newstead : d'après le *Journal of the British Archaeological Association* ; vol. 9, 1854 ; p. 30.

p. 14 : "Washington Irving at the age of 27" ; *Irving vignettes. Vignettes illustrations of the writings of Washington Irving* ; Putnam, New York, 1858 ; frontispice.

p. 19 : "Newstead Abbey" ; *Irving vignettes [...]*, ouvrage cité, p. 206.

p. 22 : "On leaving Newstead Abbey" ; *The Complete poetical works* ; Routledge & sons, New York, s. d. ; frontispice.

Introduction

« Quel que puisse être le sort futur de Newstead, il sera désormais un lieu mémorable ; le temps pourra couvrir ses murs de ronces et de plantes sauvages, et le renard creuser sa tanière sous leurs décombres ; Newstead pourroit même tomber entre les mains d'un noble illétre [sic] ou d'un plébéien opulent, qu'importe ? il a été la demeure d'un grand poète. Son nom est désormais associé à une gloire impérissable, et il descendra à la postérité sur une des plus belles pages de nos annales. »

Ce qu'on vient de lire est plutôt une effusion poétique qu'une sage critique. J'ai ouï dire que l'acquéreur avoit le projet de faire démolir l'abbaye pour en vendre les décombres, et faire bâtir à la place une villa moderne. Ce sera peut-être aussi bien pour la réputation du poète ; car, quoique son génie pût faire resplendir toutes les pierres de Newstead, depuis les fondements jusqu'aux combles, il ne sauroit couvrir ce qu'a de blâmable la vente de ce domaine. ⁽¹⁾

Voici comment Robert Dallas, peut-être le plus critique des intimes de Byron, dénonçait une légende qu'il jugeait discutable. Et, donnant la raison de sa désapprobation, il mettait le doigt sur le nœud même du difficile rapport de Byron avec la demeure de ses ancêtres.



Byron se rendit pour la première fois à Newstead en août 1798, quelques temps après la mort de son grand-oncle William, cinquième baron Byron, dont il héritait ainsi du domaine en même temps que du titre. Ni sa mère ni lui ne furent enchantés de constater dans quel triste état celui qu'on avait surnommé *le mauvais lord* avait laissé la bâtisse et les terrains, et l'idée de s'en séparer commença à s'instiller dans leur tête. Il faut dire que cet aïeul n'y était pas allé de main morte, ignorant tout entretien ou réparation des bâtiments, opérant des coupes très claires parmi les bois attenants, abattant près de deux milles cerfs ; la vie retirée et dissipatrice qu'il avait menée à l'abbaye avait fortement contribué à établir la sulfureuse réputation des Byron. Newstead aurait pourtant pu être une belle demeure, mais il eût fallu réaliser un certain nombre de travaux, réorganiser les fermages, et surtout gérer le tout avec assiduité et fermeté, ce qui n'entraînait pas dans le caractère du nouveau lord, ni d'ailleurs dans celui du gestionnaire John Hanson. En 1807 encore, Mme Byron rapportait :

De l'état honteux dans lequel elle est, tout le comté en parle, et dit que c'est une vraie disgrâce pour toute personne de la condition d'un gentilhomme de conserver un lieu en un tel état digne de bêtes (telle fut l'expression qui fut employée). ⁽²⁾

Peut-être l'abbaye était-elle vouée à la décrépitude, dès lors qu'elle avait été arrachée à sa vocation première.

Le prieuré augustinien de Newstead, construit au creux d'une vallée du Nottinghamshire, avait en effet été fondé vers 1170 par Henry II, parmi les bois de Shire wood, devenu Sherwood, lieu des exploits du légendaire Robin Hood ; et les moines n'auraient sans doute fait que poursuivre leur douce vie si la rupture proclamée par Henry VIII n'était venue les priver de subsistance. Le prieur John Blake et ses onze chanoines furent chassés en 1539 ; encore prirent-ils soin avant de partir de cacher dans un des étangs un aigle de bronze et quelques chandeliers, lesquels furent découverts au début du XIX^e. Le domaine fut acquis en 1540 par John Byron (1487 – 1567), déjà en charge des forêts de Sherwood et sheriff du Nottinghamshire ; il passa ensuite à son fils John (? - 1604), surnommé « le petit Byron à la longue barbe », puis à son petit-fils John (1600 – 1652), premier lord Byron, qui fit notamment modifier l'entrée. L'abbaye échut alors à son frère Richard (v. 1605 – 1679), second lord Byron, avant de passer par trois générations de William, de père en fils : William (1636 – 1695), troisième lord Byron ; William (1670 – 1736), quatrième lord Byron ; et enfin William (1749 – 1798), cinquième lord Byron, duquel hérita le poète.

Les sentiments du jeune lord envers la demeure de ses ancêtres furent d'emblée partagés, le poète montrant une certaine fascination pour l'aspect gothique et solitaire d'une abbaye qui réveillait en lui les souvenirs des romans d'Ann Radcliffe, tandis que le dandy mondain, vivant toujours bien au-dessus de ses moyens, regrettait des investissements à très long terme et un rapport trop faible. De 1798 à 1814, Byron fit une douzaine de courts séjours à Newstead (guère plus de trois ou quatre semaines), souvent en compagnie de proches : des amis, au premier rang desquels John Cam Hobhouse, ou sa demi-sœur Augusta. On recense dans sa correspondance environ 175 lettres écrites à l'abbaye, depuis sa plus ancienne missive, datée du 8 novembre 1798, jusqu'à cette lettre du 20 septembre 1814 où il annonce à Thomas Moore qu'il va se marier ; le lendemain, il quittait la demeure pour toujours.

Au cours de cette période, Byron passa de l'espérance à la résignation. Il entreprit à sa majorité d'importants travaux de réparation et d'aménagement, se faisant même construire une vaste baignoire avec plongeur, laissant ainsi entendre qu'il comptait s'y établir durablement. Il écrivait alors ironiquement à sa sœur :

Bref, ce sera la plus agréable des demeures matrimoniales, & ceci est un autre grand encouragement à mon plan, — ma femme et moi seront tellement heureux, — chacun dans son aile. Si cette description ne te fait pas venir, je ne sais ce qui le fera, tu fais comme tu veux. — Bonne nuit, je dois marcher un demi-mille pour rejoindre ma chambre [.]⁽³⁾

C'est à Newstead qu'eut lieu la célébration de sa majorité, le 22 janvier 1809, en présence de plus de quatre cents invités — mais sans Byron, qui dînait seul dans une taverne de Londres ; et c'est là que mourut sa mère, alors qu'il venait juste de rentrer en Angleterre. C'est aussi à Newstead qu'avant son Grand Tour eurent lieu les fameuses soirées des « joyeux moines »⁽⁴⁾ ; et c'est là qu'au retour il corrigea les premiers chants du *Pèlerinage du chevalier Harold*. L'abbaye n'est donc pas, comme l'ont abondamment colporté les biographies contemporaines, le lieu d'une innocence religieusement préservée, le symbole d'une pureté contrariée par la suite ; si cela avait été, Byron ne s'en serait jamais séparé. Le poète, au contraire, faisait partie de ces déracinés qui ont la faculté de s'établir un peu n'importe où, conservant en eux cette possibilité de ressourcement qu'aucun lieu ne saurait incarner en particulier. Ne pouvant lutter contre de telles dispositions, Newstead représentait plutôt la vie rangée, l'existence respectable et nécessairement hypocrite que Byron n'aurait pu accepter. À distance, la séparation paraissait inéluctable, tout comme le mariage avec Annabella était voué à l'échec.

Pourtant, ce mariage faillit le faire renoncer à vendre, Byron prenant soudain conscience de l'importance financière et symbolique de Newstead :

Pour la première fois depuis la mort de sa mère en 1811, Byron avait un motif pour garder la propriété en tant que demeure familiale pour le présent, et en tant qu'héritage futur pour ses enfants (dût-il y en avoir). Byron avait clairement en tête un tel raisonnement quand, écrivant à Hanson immédiatement après qu'Annabella eût accepté sa demande de mariage, il soulignait que parmi les affaires qu'il avait à décider, il y avait « l'opportunité de conserver ou de vendre Newstead ou Rochdale ». Ce qui jadis avait été une certitude — la vente de Newstead — demandait maintenant à être reconsidéré à la lumière des changements.⁽⁵⁾

Il est certain que Newstead pesa dans le contrat de mariage, sans doute moins financièrement que symboliquement, mais jamais les époux n'envisagèrent de s'y établir ; lady Byron se rendit sur place incognito. Byron, comme nous l'avons dit, n'y retourna jamais, même au pire de la tempête juridique et matrimoniale de 1816.

Le domaine, déjà mis aux enchères trois fois sans que le prix de vente eût été atteint, fut enfin vendu en décembre 1817 ; l'acheteur, un vague camarade d'école de Byron, était le colonel Wildman, ancien aide de camp de lord Uxbridge à Waterloo, juge de paix et sheriff dans le Nottinghamshire. Il l'acquitta pour 97972 Livres, soit pratiquement les 100000 attendues par Byron depuis toujours, mais moins que l'exorbitante somme demandée au premier acheteur : 140000 Livres. Newstead fut en effet vendue une première fois en 1812 à Thomas Claughton, qui avait dans l'idée de revendre la propriété avec profit ; il versa des acomptes, sans jamais parvenir à réunir le montant total, entraînant Byron et Hanson dans des tergiversations et des complications sans fin. Claughton commença même à prendre possession de l'abbaye, Byron et lui cohabitant par moments, chacun logeant dans une aile ! La vente fut finalement annulée en 1814, laissant le vendeur assez dépité. Après de telles difficultés, Wildman apparut comme l'homme providentiel.

Lui ne fit aucune difficultés ; en février 1819, soit à peine plus d'un an après s'être déclaré acheteur, il avait réglé la somme complète. Ironiquement, c'est avec lui que commença réellement l'engouement public pour Newstead en tant que source d'inspiration du poète. Il est vrai que, si Wildman ne se priva pas de faire des changements plus ou moins discutables, déplaçant notamment la fontaine, il eut la délicatesse (ou la finesse) de garder les marques des Byron, faisant trôner dans ses appartements des tableaux et des bustes du « génie des lieux » ; son prédécesseur l'en remercia d'ailleurs dans une lettre fort courtoise ⁽⁶⁾.

De son côté, comme en témoignent les récits reproduits dans ce Dossier, Wildman accueillit toujours avec bienveillance les visiteurs désireux de connaître ce qu'ils considéraient comme un « haut lieu » du Byronisme. Cette réputation s'appuyait sur tout un corpus de poèmes et de récits s'accordant parfaitement avec une vision toute romantique du destin de Byron, largement répandue après sa mort.

Au premier rang venaient les trois poèmes évoquant directement l'abbaye : “En quittant l'abbaye de Newstead” (1803), “Élégie sur l'abbaye de Newstead” (vers 1804), et la pièce dédiée au fameux chêne, dont le titre complet est “À un chêne dans le jardin de l'abbaye de Newstead, planté par l'auteur dans sa neuvième année ; cet arbre à sa dernière visite était en piteux état, mais peut-être pas irrécupérable. — Le 15 mars 1807” ; les deux premiers prirent place dans les recueils de jeunesse du poète, le troisième dut attendre 1832 pour être publié. Il eût fallu, pour être complet, leur adjoindre un quatrième poème paru dans une revue en 1834, mais qui ne fut pas inclus dans l'œuvre poétique avant l'édition Coleridge de 1898 ; sans titre véritable, il est daté, de la main de Byron, « Newstead — le 26 août 1811. » et ne fut jamais traduit en français.

Aux poèmes s'ajoutèrent des lettres et des témoignages racontant les orgies des « joyeux moines », juste avant le Grand Tour de Byron, confirmés par les célèbres “Vers inscrits sur une coupe taillée dans un crâne” (1808), ainsi que l'anecdote autour de Boatswain, le chien auquel Byron fit ériger un monument, lui aussi immortalisé dans un poème (“Inscription sur la sépulture d'un terreneuve”, 1808). Les autres mentions de Newstead, dans la correspondance notamment, sont négligeables.

Enfin, le fait qu'après de multiples périples à travers l'Europe, Byron ait mené son héros favori, ce Juan qui fit couler tant d'encre, jusqu'à son Angleterre, et jusqu'à son abbaye (on eut tôt fait d'assimiler sans nuances Norman Abbey et Newstead Abbey), acheva de persuader les admirateurs éperdus que Newstead était le centre de gravité de l'univers byronien :

Newstead Abbey avait été de tout temps le séjour favori de lord Byron ; quoiqu'on lui en eût offert à différentes reprises des sommes considérables, il ne put se résoudre à le vendre qu'au moment de son départ de l'Angleterre ; il lui fallait de l'argent comptant pour rembourser la dot de sa femme, et aller vivre en pays étranger. Mais, malgré la nécessité qui l'y forçait, il ne put se pardonner de s'être défait de cette terre. Il se le reprochait toutes les fois qu'il en parlait. En Italie, il avait dans sa chambre à coucher deux vues de Newstead Abbey, l'une du dehors, l'autre, d'une des salles intérieures. Il prenait plaisir à se retracer tout ce qui avait rapport à ce vieux château. Une légende qu'il entendit probablement raconter dans sa

jeunesse fait le sujet du dernier chant de Don Juan, et lui donne un intérêt tout-à-fait dramatique. (7)

Les fondements de la légende étaient donc assez minces, et se rattachaient tous aux jeunes années de Byron, mais c'est sans doute ce qui assura leur durable succès, les souvenirs d'enfance suscitant presque automatiquement l'émotion et l'empathie. Le scénario (le mot est à prendre au sens que lui donne la psychanalyse) d'un paradis perdu, d'une innocence malmenée, venait à point nommé redresser l'image sulfureuse d'un homme scandaleusement libre. La morale était sauve.

Enfin, l'aspect antique de Newstead, son architecture, ses ruines et ses bois mystérieux, venaient idéalement corroborer la face romantique du personnage de Byron, le rapprochant de tant de figures sombres et fascinantes issus du genre gothique, les Schedoni, Montoni, Ambrosio, ou autres Karl von Moor (8). Peut-être cet aspect de la légende était-il moins faux que l'autre, Byron ayant toujours été captivé par les superstitions et les apparitions ; nul doute par ailleurs qu'il ait parfaitement collé au climat inquiétant de *Lara*, du *Prisonnier de Chillon*, de *Manfred* ou de *Werner*. L'une des légendes attachées à l'abbaye de Newstead, celle du Frère Noir hantant les anciennes cellules, fit même l'objet d'un brillant détournement dans le seizième chant de Don Juan, au cours duquel lady Adeline entonne cette chanson faussement folklorique :

Prenez garde — prenez garde au Frère Noir qui se tient assis près de la Pierre Normande — car il marmonne sa prière sous le ciel de minuit, et sa messe des temps qui ne sont plus ; lorsque le lord des Collines, Amundeville, fit de l'Abbaye Normande sa proie, et expulsa les frères, l'un de ces frères cependant ne voulut pas être chassé. — [...] (9)

Clin d'œil du Sort, l'abbaye fut réellement hantée, vers 1820, par une fugitive Dame Blanche, tolérée par les Wildman, et qui surgissait au hasard des allées ; cette malheureuse — de son vrai nom Sophia Hyatt — périt accidentellement en 1825, laissant derrière elle des poèmes évoquant Newstead et Byron, et imitant le style de ce dernier :

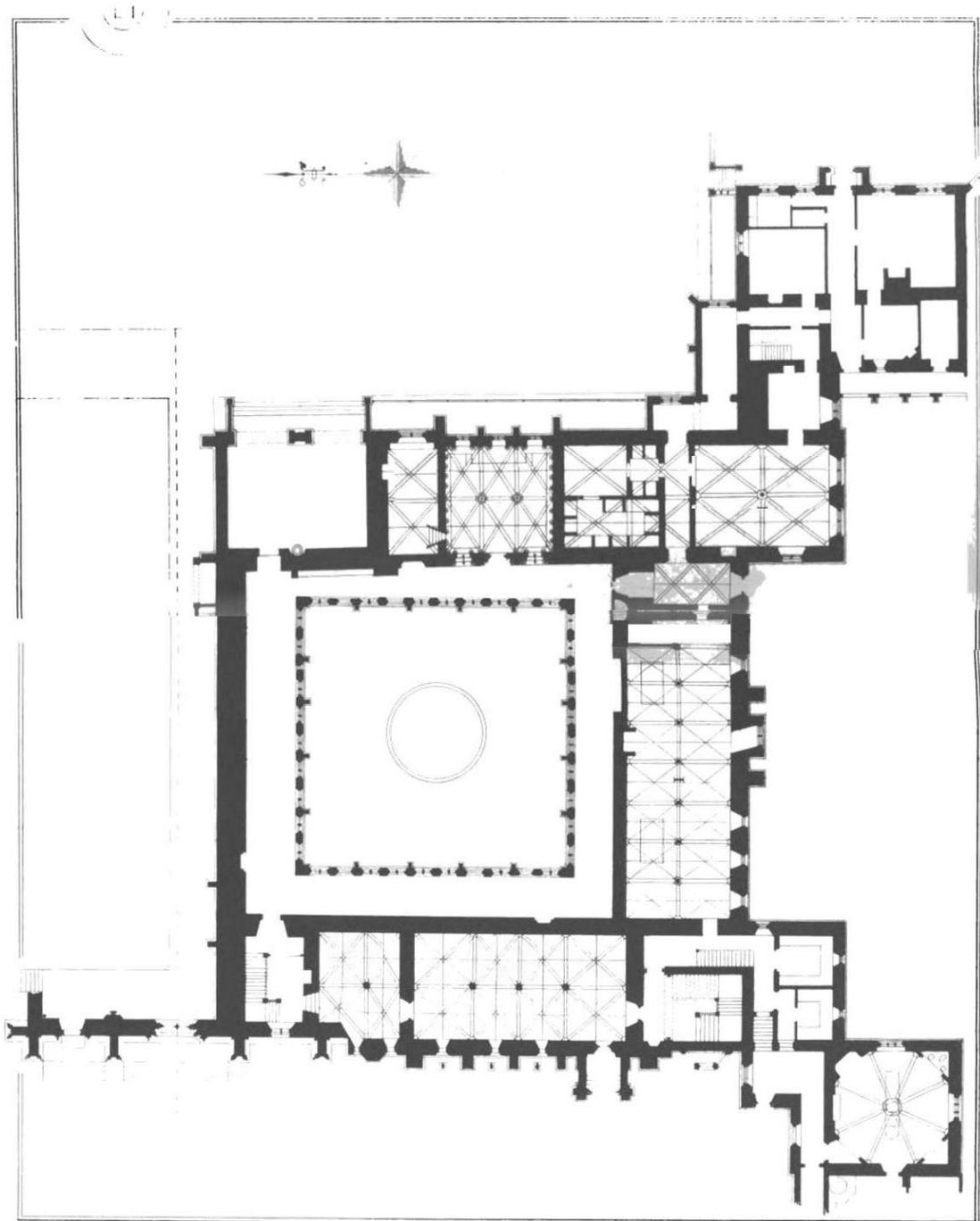
Adieu à toi, Newstead ! Tes tours minées par le temps ne croiseront plus jamais le doux regard de la pèlerine ; plus jamais elle ne rôdera par tes allées et tes bosquets, ni me méditera sous tes cloîtres lors des pensives nuits.

Oh, comment pourrai-je vous quitter, vous collines et vallons ! lorsque, perdue dans quelque triste méditation — quoique triste, nullement malheureuse — en pèlerine solitaire je m'égarerai — Ah ! en ces jolies vallées j'ai espéré, vainement espéré, que la pèlerine puisse reposer. [...] (10)

Notes

- (1) R. C. Dallas : *Correspondance de lord Byron avec un ami* [...]; Galignani, Baudoin et Gosselin, Paris, 1825 ; t. 2, p. 148-149. Dallas cite l'*Edinburgh Review*, n°61, déc. 1818 ; p. 90-91.
- (2) Lettre de Mme Byron à John Hanson, en décembre 1807 ; citée dans John Beckett (et Sheila Aley) : *Byron and Newstead. The aristocrat and the abbey* ; Univ. of Delaware Press, Newark, et Associated U.P., Londres, 2001 ; p. 124.
- (3) Lettre du 30 août 1811 à Augusta (*BLJ*, vol. 2, p. 86)
- (4) Voir ci-dessous la lettre de Charles Skinner Matthews, p. 7.
- (5) Beckett : *Byron and Newstead*, p. 188.
- (6) Voir ci-dessous, p. 23.
- (7) Louise Swanton-Belloc : *Lord Byron* ; Renouard, Paris, 1825 ; ch. XVIII, vol. 2, p. 262.
- (8) Héros respectifs de *L'Italien ou le confessionnal des pénitents noirs* et des *Mystères d'Udolphe* (A. Radcliffe), du *Moine* (M. Lewis), et des *Brigands* (F. von Schiller).
- (9) *Don Juan*, Chant XVI, st. 40, v. 321-328.
- (10) Reproduit par David Herbert : "Sophia Hyatt — the White Lady of Newstead", dans *The Gothic Byron* ; éd. par Peter Cochran ; Cambridge scholars publishing, Newcastle, 2009 ; p. 158-164. Le poème est également donné par Washington Irving (*Abbotsford, and Newstead Abbey* ; Murray, Londres, 1835 ; p. 273), qui consacre tout un chapitre à « la petite Dame Blanche ».

Plan de l'abbaye de Newstead



L'abbaye est ici orientée selon l'angle le plus connu, celui de la cour par laquelle arrivent les visiteurs, également représentée dans la gravure reproduite p. 22 ; celle qui illustre notre présentation (p. 2) montre l'abbaye vue des jardins. Ce plan indique la forme générale ; les étages n'y figurent pas.

En bas : à l'extrême gauche, la façade de l'ancienne église ; au milieu, le porche d'entrée donnant dans le grand hall ; à droite, à côté de la tour, les appartements de Byron et de son serviteur Robert Rushton.

Au centre : la cour du cloître, avec la fontaine déplacée par Wildman.

En haut : à droite, les anciens appartements du prieur.

Tout en haut du plan, à gauche : le monument dédié au chien Boatswain.

Trois témoignages

1.

Charles Skinner Matthews

Lettre du 22 mai 1809 à Mlle I. M. ⁽¹⁾

Il faut d'abord que je vous donne quelque idée du singulier lieu que je viens de quitter. Newstead-Abbey est à cent trente-six milles de Londres. C'est un si bel édifice gothique, qu'il me semble qu'on doit en trouver une description et peut-être une gravure dans Grose (*). Les ancêtres du propriétaire actuel en devinrent possesseurs lors de l'abolition des monastères, mais le bâtiment est d'une époque beaucoup plus reculée. Quoique tombant en ruines, il a conservé son caractère monastique, et la plus grande portion est encore debout dans le même état que lorsqu'il fut construit. Il y a deux rangées de cloîtres sur lesquels ouvrent une quantité de cellules et de chambres qu'on pourrait facilement rendre habitables. Parmi ces anciennes pièces est une belle salle en pierre, où l'on continue à s'assembler. De l'église, il ne reste plus que le chœur ; et la vieille cuisine et ses dépendances ne sont plus qu'un monceau de débris. Une salle de réception, longue de soixante-dix pieds sur vingt-trois de large, joint l'ancien bâtiment au moderne ; mais toute la maison est dans un état de délabrement et d'abandon, excepté toutefois les appartements que le lord actuel a fait arranger.

La maison et les jardins sont entourés d'un mur crénelé. Devant la façade est un grand lac bordé de bâtiments fortifiés, dont le principal couronne une hauteur. Imaginez pour cadre, des collines stériles, et un pays tellement nu, que vous feriez plusieurs milles sans trouver d'autres arbres qu'une ou deux souches rabougries, et vous aurez une idée de Newstead. Le dernier lord, étant brouillé avec son fils, auquel la terre était assurée par substitution, résolut par dépit de lui laisser la propriété dans l'état le plus misérable ; en conséquence, il ne prit aucun soin de la maison, et fit arracher un si grand nombre d'arbres, qu'il réduisit à cette désolation un pays couvert d'immenses et beaux ombrages. Son fils mourut avant lui, et toute cette rage devint inutile.

Si le lieu vous paraît étrange, la manière de vivre des habitants ne l'est pas moins. Montez avec moi les escaliers du vestibule, afin que je vous présente à milord et à ses convives ; mais prenez garde à ce que vous allez faire ; ayez soin de marcher au grand jour et de bien regarder autour de vous ; car si, par méprise, vous tourniez à droite, vous tomberiez entre les griffes d'un ours : à gauche, ce serait encore pis, car vous vous trouveriez face à face avec un loup ! Ne vous croyez pas hors de danger parce que vous êtes enfin arrivé à la porte. Le vestibule est vieux, et une troupe de jeunes fous, le pistolet au poing, s'amuse probablement à tirer au blanc à l'une de ses extrémités ; et si vous n'avez soin d'annoncer votre venue par de grands éclats de voix, vous n'aurez échappé au loup et à l'ours que pour mourir sous les balles des joyeux moines de Newstead.

Nous n'étions que quatre ⁽²⁾, y compris lord Byron, et nous avions de temps à autre la visite d'un révérend ministre du voisinage. Quant à notre façon de vivre, l'ordre du jour était à peu près ainsi : pour le déjeuner, il n'y avait point d'heure fixe ; chacun s'arrangeait à sa guise : la table restait servie jusqu'à ce que chacun eût pris ce qui lui convenait ; quoique si l'un de nous se fût avisé de vouloir déjeuner à dix heures, il eût couru grand risque de ne pas trouver un seul domestique debout. On ne quittait guère le lit avant une heure : et moi, qui me levais de onze heures à midi, j'étais toujours le premier prêt, et on me regardait comme un réveil-matin. Le cérémonial du déjeuner conduisait à deux heures ; puis ce qui restait de la journée se passait à lire, à faire des armes, à se battre au bâton, à jouer au volant ou à la paume ⁽³⁾, à tirer le pistolet, à se promener à pied et à cheval, à ramer sur le lac, à agacer l'ours, ou à faire enrager le loup. Nous dînions entre sept et huit heures, et ne nous couchions pas avant deux ou trois heures du matin. On peut aisément deviner quels étaient les plaisirs de la soirée.

Je ne dois pas omettre la coutume de faire passer à la ronde, après le dîner, au moment où l'on enlevait la nappe, un crâne humain rempli de Bourgogne ⁽⁴⁾. Après nous être rassasiés des viandes les plus choisies et des meilleurs vins de France, nous allions prendre le thé au salon, où l'on s'amusait à lire, à causer, chacun selon sa fantaisie, et après les *sandwiches*, etc., on se retirait. Un assortiment complet de robes de moines avec tout l'attirail, les croix, les chapelets, les tonsures, servait à nous déguiser, et à donner un nouveau relief à nos folies.

Vous imaginez combien j'ai été contrarié d'être malade pendant la moitié de mon séjour à Newstead. Mais cela m'a conduit à des réflexions bien différentes de celles du docteur Swift, qui laissa sans cérémonie la maison de Pope, et lui écrivit ensuite qu'il était impossible à deux amis malades de vivre ensemble ⁽⁵⁾ ; mon pauvre corps, frissonnant et affaibli, s'accommodait si peu de la santé bruyante et de l'insouciant gaîté de ceux qui m'entouraient, que j'eusse souhaité de grand cœur les voir tous aussi souffrants que moi.

Je suis revenu à pied avec un des convives ; nous faisons vingt-cinq milles par jour, ce qui ne nous a pas empêchés de rester une semaine en route à cause de la pluie. (**)

Ici finit le récit d'une excursion qui m'a un peu fait connaître le pays. Où pensez-vous que j'aille ensuite ? À Constantinople ! — Du moins c'est ce qu'on me propose. Lord B. et un autre de mes amis partent le mois prochain, et m'engagent à être des leurs. Mais c'est un projet un peu vaste, et qui vaut la peine d'y penser à deux fois. ⁽⁶⁾

Trad. de Louise Swanton-Belloc : *Mémoires de lord Byron, publiée par Thomas Moore* ; Mesnier, Paris, 1830 ; vol. 1, p. 257-261.

Avant de devenir celui de Byron, Charles Skinner Matthews fut le grand ami de John Cam Hobhouse ; Byron le connut à Cambridge, et resta toujours ébloui par son érudition, quoiqu'il regrettât son athéisme. Invité à accompagner ses deux amis dans leur voyage, Matthews déclina l'offre. Il se noya accidentellement dans la Cam le 3 août 1811, alors que le poète revenait à Newstead, deux jours après la mort de sa mère. Byron garda toute sa vie un souvenir ému de son ami, comme en témoigne la correspondance (voir notamment la lettre du 22 août 1811 à F. Hodgson, et celle du 19 nov. 1820 à J. Murray).

(*) Auteur d'un recueil de monuments gothiques. ⁽⁷⁾

(**) C'est sans doute de cette promenade faite avec M. Hobhouse que lord Byron a parlé dans la lettre citée plus haut.

(1) *Miss I. M.* : La sœur de Matthews.

(2) *Nous n'étions que quatre* : Byron, Matthews, J. C. Hobhouse et Scrope Davies.

(3) *À la paume* : « Au cricket » dans la version anglaise.

(4) *Un crâne humain* : Ce crâne, rendu célèbre par le poème "Vers inscrits sur une coupe taillée dans un crâne" (1808), aurait été trouvé dans les jardins de Newstead.

(5) *Deux amis malades* : Les écrivains Alexander Pope et Jonathan Swift. L'anecdote eut lieu en 1727 ; elle est rapportée notamment par Samuel Johnson (*The Lives of the English poets*) et Walter Scott (*Life of Jonathan Swift*).

(6) Dans la version originale, la lettre se termine par : « Addio, ma chère sœur, à toi très affectueusement. C. S. M. »

(7) *Grose* : Francis Grose, archéologue anglais (1731 ? – 1791), auteur de l'ouvrage *Antiquities of England and Wales* (1772-1776).

L'abbaye de Newstead, en 1815 et 1829. (*)

J'ai revu naguère l'abbaye de Newstead, dont le nom réveille dans tous les esprits de si imposants souvenirs. La première fois que je visitai ce lieu célèbre, c'était aux jours de ma jeunesse, et peu de temps après le mariage de lord Byron.

Alors on ne montrait pas, connue aujourd'hui, l'abbaye à tous les étrangers indistinctement ; mais, par la protection d'une servante, nous obtînmes la faveur de manger notre dîner froid dans le vestibule de l'antique manoir. Je me rappelle l'impression que j'éprouvais en parcourant ce cloître vénérable, la tête pleine d'idées poétiques, ayant toujours à la main un volume des poésies de lord Byron ⁽¹⁾, que m'avait prêté le valet de chambre même de sa seigneurie.

Ce personnage, auquel ses relations intimes et de tous les jours avec le grand poète donnaient, dans mes idées, une haute importance, consentit à guider notre compagnie jusqu'à « la roche nue », monument d'extravagance, élevé avec tant de peine et à si grands frais par le vieux lord Byron. Je me souviens d'avoir entendu alors, pour la vingtième fois, raconter l'histoire du vaisseau lancé dans les flots du lac par un bizarre caprice du vieillard, sans autre but que d'accomplir cette prophétie de la mère Shipton (**), « qu'on verrait un jour un vaisseau de guerre traverser la forêt de Sherwood. » Dans le château, bâtiment moderne, de forme octogone, notre guide nous montra quelques curiosités dont son maître avait fait emplette pendant son dernier séjour sur le continent ; par exemple, un habit de cavalier turc complet, et quelques bagatelles à l'usage des Albanais. Lorsque nous fûmes de retour à l'abbaye, mon insatiable curiosité sur tout ce qui touchait aux aventures de lord Byron fut satisfaite par un récit simple et sans ornemens que me fit son fidèle domestique. Ce récit affaiblit jusqu'à un certain point le prestige dont mon esprit se plaisait à entourer le chancre glorieux de *Childe-Harold*.

Ce valet de chambre, confident de son maître, était fils d'un fermier des environs ⁽²⁾. C'était une preuve vivante que l'éducation seule ne saurait faire d'un rustre un homme capable. Lord Byron avait tout mis en œuvre pour cultiver ce sol ingrat ; mais le sol ne pouvait évidemment porter aucun fruit. L'honnête serviteur n'avait reçu de la nature qu'un esprit très-borné, ou, du moins, sa capacité ne pouvait s'appliquer qu'aux devoirs les plus vulgaires de la vie matérielle. Je ne saurais dire jusqu'à quel point le noble barde fut trompé dans son projet de tirer d'une si mince étoffe un compagnon de voyage digne de lui ; mais l'enthousiasme sincère que le serviteur ⁽³⁾ mettait à exalter les bonnes qualités de son maître prouvait du moins que, chez lui, l'absence des dons de l'esprit était compensée par une qualité de l'ame bien autrement rare et précieuse, la reconnaissance. « Ah ! disait-il, milord a peut-être le caractère inégal, mais il a si bon cœur ! » Retournons à l'abbaye.

Les bâtimens tombaient alors tout-à-fait en ruines, et les jardins n'offraient plus trace de culture. Dans la cour on voyait la fontaine que Byron a décrite dans *Don Juan* ⁽⁴⁾. Le cloître, proprement dit, offrait surtout à cette époque un aspect lugubre et désolé. Au milieu de la cour, la vue s'arrêtait d'abord sur une pièce d'eau stagnante, entourée de verdure. Les fenêtres gothiques, presque obstruées par l'épais feuillage du lierre qui serpentait à l'entour, reportaient les idées du voyageur vers la barbarie des siècles monastiques ; et cette impression devenait plus forte, à mesure qu'on examinait le cloître plus en détail. Les cellules étaient séparées les unes des autres par de petits arceaux gothiques : un passage étroit conduisait au lieu destiné jadis à la sépulture des moines. Un certain nombre d'ouvriers travaillaient à fouiller une portion de terrain environnant les fondations du cloître, dans l'espoir d'y trouver quelque trésor depuis long-temps enfoui. Cet espoir était excité par la découverte faite tout récemment, au milieu du lac, d'un grand aigle de cuivre, qui avait, sans doute, fait autrefois office de lutrin, et dans l'intérieur duquel on trouva quelques manuscrits. Ces fouilles, comme beaucoup d'entreprises de la même espèce, ne produisirent aucun résultat ; et lorsque la bêche sacrilège, en déchirant les entrailles de la terre, eut chassé les vieux et paisibles habitans du cloître de ce lieu de repos où ils avaient dormi si long-temps, on abandonna les travaux. Deux ou trois squelettes furent transportés dans la chapelle, et reçurent, pour la seconde fois, après plusieurs siècles, les honneurs de la sépulture.

Nous entrâmes dans l'abbaye par un escalier de pierre qui aboutissait à un large vestibule. Les murailles, jadis couvertes de figures de saints placées dans des niches, avaient perdu ce genre d'ornemens pendant la vie du dernier lord. Le manteau de la cheminée était habilement plaqué de marbre de

diverses couleurs, et sur chacun des deux côtés on voyait les portraits de deux chiens favoris. La salle à manger, d'une grandeur raisonnable, et très-élégamment meublée, offrait à la vue six portraits de famille, dont l'un représentait un fort bel homme, en robe de juge. J'ai dernièrement retrouvé ce portrait dans l'appartement qu'occupe au palais Saint-James ⁽⁵⁾ l'honorable mistriss Leigh, belle-sœur de lord Byron. La chambre à coucher d'apparat donnait dans la salle à manger. La tenture du lit était rouge et cramoisie, avec de riches franges d'or ; elle était soutenue par le grand aigle de cuivre trouvé au fond du lac. La chambre particulière de lord Byron était meublée convenablement, et même avec luxe. À vrai dire, tous les embellissemens qu'on avait faits à la partie habitable du vieux manoir semblaient plutôt calculés sur la probabilité d'un bref séjour, que sur le projet d'un établissement durable, et formaient un contraste mélancolique avec l'aspect lugubre qu'offraient de toutes parts les arceaux du cloître.

C'est chose peu importante de décider si les ornemens du lit s'accordaient avec les dispositions de l'âme du poète, dont la vie aventureuse n'était pas toujours gaie, ou si le choix de ces ornemens avait été abandonné au goût du tapissier ; mais je me souviens que toutes les draperies étaient d'un rouge fort triste. Une petite pièce, ou plutôt une petite niche qu'on laisse maintenant toujours ouverte, et qui donne dans la chambre, lui servait alors d'arrière-cabinet. On sait que lord Byron était esclave de cette foi involontaire à l'influence des êtres surnaturels qui agite souvent, comme une sorte de fièvre, les imaginations ardentes. C'était de ce cabinet qu'il croyait toujours entendre certains bruits merveilleux.

Son page couchait dans la pièce voisine. Il arrivait souvent à Byron de l'enfermer à clé dans le cabinet en question, par forme d'expérience ; et l'on assure qu'il n'entraît jamais dans sa chambre sans examiner d'abord l'état du cabinet.

Il est certain que, dès le temps de sa jeunesse et de son amour pour cette Marie ^(***), qui fut sa première muse ⁽⁶⁾, lord Byron était habitué à faire d'étranges rencontres dans le trajet de Newstead à Annesley-Park.

La chambre de mistriss Byron, qu'on avait laissée religieusement dans le même état où elle était pendant sa vie, est une petite pièce donnant sur une salle où l'on déjeunait d'ordinaire, et qui n'avait rien de remarquable qu'un beau tableau de l'Annonciation. L'ameublement de la bibliothèque était d'une grande élégance, et la bibliothèque était bien pourvue. Parmi les nombreux tableaux qu'elle contenait, on distinguait une belle vue de Cambridge. Près de la cheminée, deux crânes admirablement polis, et fixés sur des piédestaux. Les murs de la grande salle à manger étaient peints en gris, et garnis de figures de plâtre de Paris. Le plafond était fort riche, et la cheminée ornée de figures et de devises.

Au bout de cette salle longue et assez étroite était placé un cercueil de pierre, trouvé au milieu des ruines, et une large coupe, d'un crâne humain. Dans toutes ses parties de table, lord Byron faisait figurer le cercueil et le crâne, comme pour rappeler aux convives la grande idée de la mort. L'un était destiné à faire rafraîchir le vin ; et il se servait de l'autre comme d'un vase à boire ⁽⁷⁾. Dans une petite pièce attenante, on voyait le portrait du vieux James Murray ⁽⁸⁾, qui avait vécu dans la famille Byron plus de soixante-dix ans. Ce qu'on remarquait surtout dans la *galerie de musique*, c'était l'inscription en l'honneur de Boatswain ⁽⁹⁾, chien favori du poète. Un monument quadrangulaire, du plus beau marbre, et couronné d'une flamme qui semble jaillir avec force, rappelle l'attachement de lord Byron pour le seul ami fidèle qu'il eût rencontré, et dont il élève les qualités précieuses bien au-dessus de toutes les protestations de l'amitié humaine.

De cette galerie on découvre, dans toute son étendue, le cloître que j'ai déjà décrit. Là un incident particulier vint se graver profondément dans ma mémoire.

Comme notre troupe joyeuse courait ça et là, et furetait dans tous les coins avec l'inquiète curiosité de jeunes gens pleins de force, d'ardeur et de santé, nous arrivons tout à coup à un petit escalier de pierre ; puis, poussant à l'étourdie le loquet d'une porte qui s'offrit à nos yeux, et par laquelle on entraît dans l'intérieur d'un appartement, nous nous trouvons tout à coup en présence du vieil intendant de la maison. Le vieillard paraissait très-activement occupé, au milieu de ce *sanctum sanctorum*, qu'il avait converti en une espèce d'atelier. Il jeta brusquement ses outils, et, comme tremblant d'une colère concentrée, il s'avança vers nous, et nous enjoignit, d'une voix forte, de sortir. Nous sortîmes, en effet, précipitamment. Mais je me souviens que je restai un peu en arrière, regrettant profondément notre étourderie, à la vue de ce respectable serviteur, dont les cheveux blancs, la fureur impuissante et les pas chancelans, formaient un absolu contraste avec la légèreté de la course de mes compagnons et leur insouciant gâité. Ses paroles entrecoupées et la tristesse de sa physionomie

semblaient condamner les éclats de rire, déjà lointains, qu'excitait encore parmi eux cette rencontre imprévue.

Le vieillard parut comprendre l'expression de mon regard, et apprécier mes excuses. « Je ne voudrais vous faire aucune peine, me dit-il : vous paraissez une personne honnête ; mais il y a tant de vagabonds qui viennent ici pour tout détruire ! J'ai vu passer à Newstead plusieurs générations ; et il est bien triste pour moi de voir ainsi dévaster cette antique demeure. »

Tel était Newstead, dans l'été de 1815. Quatorze années n'ont apporté d'autres changemens à l'aspect général de ce séjour, que ceux que lui a fait subir la main de l'homme, ou la fantaisie de ses habitans. La surface unie du lac réfléchit toujours l'ombrage épais des bois environnans ; ses rives sont toujours verdoyantes ; quelques bateaux d'agrément sont à l'ancre, et un couple de canards a remplacé les deux beaux cygnes qu'on voyait autrefois fendre l'onde limpide. L'abbaye a subi des réparations considérables. On a conservé avec un scrupule tout particulier la ruine gothique de la principale entrée, et les nuages qu'on voit rouler au milieu de ce tableau imposant lui donnent quelques traits de ressemblance avec un panorama des pays du Nord. La première cour reste ouverte, et l'antique fontaine a été transportée dans la cour intérieure, où elle remplace la pièce d'eau stagnante, qui paraît avoir été comblée. Quelques-unes des figures de fantaisie qui ornaient autrefois la fontaine sont maintenant placées dans les corridors de l'abbaye : ce sont deux ou trois croix de pierre ; une énorme grenouille, une monstrueuse figure d'homme, et une tête de momie égyptienne. L'escalier de pierre qui formait la principale entrée a été déplacé, et l'on entre maintenant par la grande porte gothique du cloître. Ce qui formait jadis l'habitation des moines est maintenant réservé au service des domestiques, et toutes ces cellules obscures ont maintenant une destination plus gaie, celle des travaux de la cuisine, ou des plaisirs de la table. Il y a longtemps que ces murs n'étaient plus l'asile de la pénitence et de la prière, et ils retentissent maintenant d'un autre bruit que celui des *Pater* et des *Ave Maria* ; les sons joyeux de la cloche qui appelle de joyeux convives ont succédé au triste carillon de la cloche de matines. Avant de monter le grand escalier, un groom, spécialement chargé de cet office, vous présente une plume, pour que vous inscriviez votre nom sur le livre des voyageurs qui visitent l'abbaye.

Dans la galerie, je reconnus les portraits des deux chiens favoris : le colonel Wildman⁽¹⁰⁾ était occupé à expliquer les lieux à une compagnie de curieux, et semblait faire les honneurs de la vieille abbaye avec une grâce toute particulière.

La destination des pièces a nécessairement été changée ; mais on paraît avoir mis un grand soin à conserver le caractère général de l'édifice. Au lieu de ces bâtimens qui tombaient en ruine, et dont une partie seulement offrait quelques unes des commodités de la vie, vous trouvez maintenant à Newstead une sorte de musée d'antiquités modernes, des curiosités de tout genre, des meubles magnifiques du temps d'Elisabeth, une longue suite de géans revêtus de leurs armures complètes.

La grande salle à manger est devenue maintenant un salon délicieux, richement pourvu de tableaux, et qu'embellit un magnifique piano de Bradwood : en d'autres parties du salon on aperçoit une petite harpe de forme élégante, des tables couvertes de toute espèce de bagatelles *fashionables*, et de travaux de femmes encore inachevés. Le cercueil de pierre a été remplacé par un grand et superbe meuble d'ébène, massif, artistement décoré de peintures qui représentent les batailles de Jules César. Mais ce qui attira surtout mon attention, ce fut un portrait de Byron, demi-grandeur, par Philips⁽¹¹⁾. Il y a dans cette figure un mélange de tristesse, d'insouciance et d'audace vraiment caractéristique. Les autres portraits principaux sont ceux de sir John Byron, de son altesse royale le duc de Sussex⁽¹²⁾ dans son costume du sacre, du colonel Wildman en grand uniforme, de sa femme, et de quelques autres membres de sa famille.

L'ancien vestibule, et la salle à manger dont on se servait d'ordinaire, demeurent inachevés ; mais le reste des appartemens est disposé dans le style antique, d'une façon très-convenable. Dans la chambre qu'occupe le duc de Sussex lors de ses fréquentes visites à l'abbaye, on trouve un grand lit avec une magnifique draperie de taffetas, en forme de tente ; les murs sont ornés de tapisseries. Parmi les tableaux de prix qui décorent cette chambre, j'ai remarqué les portraits de la duchesse de Cleveland⁽¹³⁾, de Nell-Gwyn⁽¹⁴⁾, et un tableau de fantaisie qui représente le cheval de bataille du colonel Wildman, s'élançant des mains du soldat qui le garde, au bruit encore éloigné de la trompette. Le meilleur portrait que j'aie vu là était celui de mistress Oldfield, la célèbre actrice⁽¹⁵⁾. Les jardins sont maintenant cultivés avec le plus grand soin, et disposés de manière à ce que leur aspect soit parfaitement d'accord avec le caractère général de l'édifice.

Dans un bosquet solitaire et formé d'arbres épais, vous avez la vue de deux fontaines délicieuses qui jaillissent abondamment ; et au milieu de la partie du bois la plus sauvage, vous trouvez encore

les deux satyres, ou, comme disent les gens du pays, les « diables du vieux lord », avec leurs grâces hardies et immodestes. Il y a aussi un jardin français dessiné avec beaucoup de goût, et du milieu duquel vous êtes étonné de voir s'envoler soudain de beaux faisans de Chine. Enfin, de l'autre côté de l'abbaye s'étend une large pièce d'eau avec une petite île qui, vue des jardins, forme un point de vue tout-à-fait pittoresque.

La vieille chapelle est élégamment décorée, et éclairée par des vitraux peints. Quelques marches vous conduisent à une belle pièce, dans laquelle la famille du colonel se réunit le dimanche, pour entendre le service divin, célébré par le chapelain. C'est le colonel Wildman qui lui sert ordinairement de clerc ; mais la chapelle n'est jamais plus fréquentée que pendant les séjours que fait à Newstead le duc de Sussex. S. A. R. remplace alors le colonel dans son office de clerc. Sa voix claire et la fermeté de ses intonations font l'admiration de tous les habitants des campagnes environnantes.

J'appris par hasard que la sœur favorite de lord Byron était attendue à Newstead le jour suivant. La tête remplie des idées que faisait naître cette visite d'une femme pleine d'enthousiasme au domaine de ses ancêtres, je traversai le cloître, je m'arrêtai pour caresser le petit-fils de Boatswain, noble et bel animal, qui suivit les restes de son illustre maître depuis la Grèce jusqu'en Angleterre, et qui ne quitte plus l'une des ailes de l'abbaye, comme s'il était le génie de cet antique édifice. Je passai sous la vieille porte gothique, et je dis un dernier adieu à Newstead.

(*New Monthly-Magazine.*)

Ce texte anonyme parut dans la *Revue de Paris* (vol. 8, 1829 ; p. 175-183) ; il connut plusieurs publications en Angleterre : *The New monthly magazine and literary journal* (1829, part. 2 ; p. 474-478), puis *The Polar star* (1830, vol. 2 ; p. 215-216). La version française est globalement correcte, mais s'éloigne en plusieurs endroits du texte original ; nous indiquons en notes les principales différences.

(*) *Newstead abbey*, domaine héréditaire des Byron, situé au milieu de la forêt de Sherwood. Cette abbaye avait été construite par Henri II, comme une fondation expiatoire du meurtre de Thomas Becket, archevêque de Cantorbéry. Les moines en conservèrent la propriété et la jouissance, sans interruption, jusqu'au règne de Henri VIII, qui les persécuta sans pitié, et les contraignit enfin d'abandonner la place.

Henri VIII fit alors don de l'abbaye et de ses dépendances à sir John Byron. *Newstead abbey* soutint un siège pendant les guerres civiles, sous l'usurpation de Cromwell.

À la restauration de Charles II, les possesseurs légitimes, qui avaient suivi la fortune de leur souverain exilé, rentrèrent dans leur propriété.

(**) Ancienne prophétesse, dont le nom est depuis plusieurs siècles populaire dans la Grande-Bretagne.

(***) Voir tome V de la *Revue de Paris*, page 207.

(1) *Un volume des poésies de lord Byron* : « Un volume des *Mélodies hébreuses* » dans le *New monthly magazine* (NMM).

(2) *Un fermier des environs* : « Un fermier et, selon une expression populaire, un “copeau de la vieille planche”. » (NMM ; expression signifiant *tout à fait le fils de son père*).

(3) *Le serviteur* : « *Le protégé* » (NMM).

(4) *Dans Don Juan* : Citation d'un passage du Chant XIII dans NMM : « Symétrique, mais ornée de sculptures — d'étranges et bizarres visages, comme lors d'une mascarade ; ici un monstre peut-être, là un saint. » (st. 65 ; voir ci-après.)

(5) *Au palais Saint-James* : Résidence des monarques anglais depuis Henry VIII, qui le fit construire, jusqu'à Victoria, qui transporta la cour à Buckingham.

(6) *Cette Marie qui fut sa première muse* : Mary Ann Chaworth (1785 – 1832), cousine de Byron au cinquième degré, à qui sont adressés nombre de poèmes de jeunesse.

(7) *Un vase à boire* : Voir ci-dessus la note 4, p. 8.

(8) *Le vieux James Murray* : Joe Murray, déjà serviteur du précédent lord Byron, et qui resta au service de Wildman.

(9) *Boatswain* : Nom signifiant *maître d'équipage* ; fidèle compagnon des jeunes années de Byron, célébré dans le poème “Inscription sur la sépulture d'un terre-neuve” (1808), ayant eu droit à son propre monument dans les jardins de Newstead.

(10) *Le colonel Wildman* : Voir ci-dessus notre introduction.

(11) *Philips* : Thomas Phillips (1770 – 1845), peintre anglais qui fit plusieurs portraits de Byron en 1814.

(12) *Son altesse royale le duc de Sussex* : Le prince Augustus Frederick (1773 – 1843), sixième fils de George III, et oncle de la reine Victoria ; il devint duc de Sussex en 1801.

(13) *La duchesse de Cleveland* (pour *Cleveland*) : Barbara Palmer, née Villiers (1640 – 1709), maîtresse de Charles II.

(14) *Nell-Gwyn* : Eleanor Gwyn, dite « Nell » (1650 – 1687), maîtresse de Charles II.

(15) *Mistriss Oldfield* : Anne Oldfield (1683 – 1730), actrice anglaise.

Washington Irving

Abbotsford, et l'abbaye de Newstead (extraits)

Arrivée à l'abbaye

J'avais passé un joyeux Noël, dans le bon vieux style, au manoir d'une vénérable famille du Derbyshire, et j'allai finir les vacances avec l'hospitalier propriétaire de l'abbaye de Newstead. Une promenade de dix-sept milles à travers une agréable campagne, dont une partie est la célèbre région de la forêt de Sherwood, m'amena aux grilles du parc de Newstead. L'aspect du parc n'était aucunement imposant, les beaux arbres anciens qui jadis l'ornaient ayant été abattus par le fantasque prédécesseur de lord Byron. Passant la grille, la chaise de poste roula lourdement le long d'une route sablonneuse, entre des déclivités nues descendant graduellement dans une de ces douces vallées abritées dans lesquelles les resplendissants moines d'antan aimaient se blottir. Là, une courbe de la route autour de l'angle du mur d'un jardin nous amena droit devant le vénérable édifice, posé au cœur de la vallée, une belle étendue d'eau s'étalant à ses pieds.

Le bâtiment irrégulier et gris, à l'architecture bigarrée, répondait à la description que lord Byron en avait donné :

Un vieux, vieux monastère jadis, maintenant une demeure plus vieille encore — d'un riche et rare mélange de gothique. ⁽¹⁾

L'une des extrémités était renforcée par une tour crénelée, soulignant les jours de vie guerrière et seigneuriale de l'édifice ; l'autre extrémité conservait son caractère monastique primitif. Une chapelle en ruine, flanquée d'un bosquet solennel, dressait toujours sa façade entière. Il est vrai que le seuil du portail autrefois très fréquenté était tapissé d'herbe, et la grande fenêtre en ogive, autrefois illuminée de vitraux, était alors cernée et dominée par le lierre ; mais la vieille croix du couvent bravait toujours et le temps et la tempête, au sommet de la chapelle ; et, dessous, les effigies sacrées de la Vierge et de l'Enfant, sculptées dans une pierre grise, demeuraient intacts dans leur niche, donnant un aspect sanctifié au bâtiment (*).

Un vol de corneilles, habitantes du bosquet adjacent, planaient autour des ruines, se balançant sur chaque trouée, regardant en bas d'un œil curieux, croassant tandis que la chaise de poste crissait en bas.

Le chambellan de l'abbaye, un personnage fort avenant, habillé de noir, nous reçut au portail. Là encore, nous trouvâmes un souvenir de lord Byron, un grand terre-neuve noir et blanc, qui avait accompagné sa dépouille depuis la Grèce. Il descendait du célèbre Boatswain ⁽²⁾, et avait hérité de ses qualités. C'était un des pensionnaires chéris de l'abbaye, et il était honoré et caressé par tous les visiteurs.

Conduits par le chambellan, et suivis par le chien, qui l'assistait en faisant les honneurs de la maison, nous traversâmes un long hall de voûte basse, supporté par de massifs arcs gothiques, ressemblant assez à la crypte d'une cathédrale, se trouvant au niveau des soubassements de l'abbaye.

De là, nous montâmes un escalier de pierre, en haut duquel une porte à deux battants nous amena dans un large couloir qui longeait l'intérieur de l'abbaye. Les fenêtres du couloir donnaient sur une cour quadrangulaire engazonnée, formant le centre évidé du bâtiment. Au milieu de celle-ci se dressait une haute et extraordinaire fontaine, taillée dans la même pierre grise que l'édifice principal, et qui a été fort bien décrite par lord Byron :

Au milieu de la cour folâtrait une fontaine gothique, symétrique, mais ornée de sculptures — d'étranges et bizarres visages, comme lors d'une mascarade ; ici un monstre peut-être, là un saint ; la source jaillissait par d'effrayantes bouches taillées dans le granit, et venait pétiller dans des bassins, où son petit torrent se dissipait en un millier de bulles, semblable à la vaine gloire de l'homme, et à ses soucis plus vains encore. ⁽³⁾

Autour du quadrilatère se trouvaient des cloîtres aux voûtes basses, avec des arcs gothiques, jadis le solitaire lieu de promenade des moines. Le couloir le long duquel nous passâmes fut construit au-dessus de ces cloîtres, et leurs arcs creux répercutaient chaque pas.

Tout, jusque-là, avait un air solennel et monastique ; mais en arrivant à un angle du couloir, l'œil, découvrant une galerie obscure, était saisi à la vue de deux sombres silhouettes en armure, les visières fermées, équipés de boucliers, et l'épée tirée, se tenant immobiles contre le mur. On eût dit deux fantômes venus des temps chevaleresques de l'abbaye.

Là, le chambellan, poussant une porte à battants, nous introduisit aussitôt dans un salon spacieux et haut, qui offrait un brillant contraste avec les étranges et sombres appartements que nous avions traversés. Il était élégamment meublé, et des tableaux pendaient aux murs ; pourtant, quelque chose de son architecture originelle avait été préservé, et se mêlait aux embellissements modernes. Il y avait des croisées de pierre et une profonde fenêtre en saillie comme autrefois. Les boiseries sculptées du plafond haut avaient également été soigneusement restaurées, et leurs devises gothiques et grotesques avaient été peintes et dorées dans leur ancien style. Là aussi se voyaient des emblèmes des temps anciens et récents de l'abbaye, à l'effigie des premiers et des derniers de la lignée des Byron qui présidèrent à sa destinée. À la haute extrémité du salon, au-dessus de la porte, le sombre et gothique portrait de Sir John Byron le Petit ⁽⁴⁾, portant une longue barbe, « baissant d'un air sévère les yeux » depuis sa toile, tandis qu'à l'extrémité opposée, un buste en marbre blanc du *genius loci*, le noble poète, brillait bien en évidence sur son piédestal.

L'apparence et le style général de l'appartement tenaient plus du palace que du monastère ; et ses fenêtres donnaient sur une perspective agréable composée de magnifiques bosquets, de gazons verdoyants et réguliers, et des plans d'eau argentés. Sous les fenêtres se trouvait un petit jardin d'agrément, enclos d'une balustrade de pierre, sur laquelle se tenaient de majestueux paons, se dorant au soleil et déployant leur plumage. Autour des pelouses, en face, se trouvaient de pimpants faisans, des perdrix dodues, et des poules d'eau aux pattes allègres, se nourrissant là en toute sécurité.

Tel était le mélange d'objets qui se présentait à l'œil lors d'une première visite à l'abbaye ; et je trouve que l'intérieur correspond pleinement à la description du poète :

La demeure en elle-même était vaste et vénérable, ayant davantage conservé son caractère monastique que tout autre lieu ; les cloîtres étaient encore debout, les cellules aussi, ainsi que le réfectoire, je crois ; une exquise petite chapelle, encore intacte, avait su embellir le décor ; le reste avait été reconstitué, remplacé ou abattu, et annonçait plus le baron que le moine.

De vastes salles, de longues galeries, de spacieuses chambres, unies par un fort peu licite mariage des Arts, pouvaient choquer un connaisseur, mais lorsqu'elles se combinaient, elles formaient un tout qui, inégal par endroits, faisait pourtant grande impression sur les esprits, du moins chez ceux dont les yeux se trouvent dans le cœur ; nous admirons un géant à cause de sa stature, et ne cherchons pas d'emblée si tout est fidèle à la nature. ⁽⁵⁾

Mon intention n'est pas d'exposer des scènes de la vie privée à l'abbaye, ou de décrire les festivités auxquelles j'ai pris part durant mon séjour entre ses murs hospitaliers ; je voudrais simplement présenter un tableau de l'édifice lui-même, et des personnages et circonstances autour de lui qui ont un lien avec le souvenir de Byron.

Je m'abstiendrai donc de m'étendre sur l'accueil que me firent mes excellents et aimables hôte et hôtesse, ou de présenter au lecteur les élégants pensionnaires de la demeure que je rencontraï au salon ; et je passerai aussitôt avec lui à la chambre qui me fut assignée, et à laquelle je fus très respectueusement conduit par le chambellan.

C'était une de ces magnifiques suites de pièces s'étendant de la cour du cloître au jardin de l'abbaye, et qui donnaient sur ce dernier. La suite dans sa totalité formait l'ancien appartement d'honneur, et était tombée en décrépitude durant les jours de négligence de l'abbaye, si bien qu'elle était à l'état de ruine du temps de lord Byron. Elle avait depuis retrouvé son ancienne splendeur, dont ma chambre pouvait être citée comme un exemple. Elle était haute et bien proportionnée. La partie basse des murs était lambrissée de chêne ancien, la partie haute était recouverte de tapisserie des Gobelins, représentant des scènes de chasse orientales, dans lesquelles les personnages étaient à taille réelle, et d'une grande vivacité d'attitude et de couleur.

Le mobilier était antique, noble, et peu maniable : des chaises à dossier haut, curieusement ciselées et habillées de broderies ; une massive armoire de chêne sombre, bien polie, et marquetée de paysages faits de divers bois teintés ; un lit d'honneur, ample et haut, tel qu'on ne pouvait y monter qu'avec un marchepied amovible, les épaisses colonnes supportant un haut baldaquin orné à chaque angle d'un fier panache de plumes cramoisies, avec de riches rideaux de damas cramoisi pendant en vastes et lourds replis.

Un vénérable miroir trônait sur la coiffeuse, dans lequel les belles des siècles passés devaient s'être contemplées et avoir embelli leurs charmes. Le sol de la chambre était une mosaïque de chêne, rendue brillante par la cire, et en partie couverte d'un tapis de Turquie. Au centre se trouvait une massive table en chêne, cirée et polie, lisse comme du verre, et garnie d'un écritoire en bois de rose parfumé.

Une lumière sobre pénétrait dans la pièce par les croisées de pierre gothiques, en partie atténuée par des rideaux cramoisis, et en partie contrariée par les arbres du jardin. Cette lumière solennellement tempérée ajoutait de l'effet à cet intérieur majestueux et antique.

Deux portraits, suspendus au-dessus des portes, s'accordaient parfaitement au décor. Ils étaient dans la manière des anciens Vandyke ⁽⁶⁾ : l'un montrait un cavalier, qui avait pu occuper cet appartement au temps jadis ; l'autre une dame tenant un masque de velours noir à la main, qui avait bien pu se parer pour quelque conquête devant le miroir que j'ai décrit. Cependant, la relique la plus curieuse dans cet appartement singulier mais richement orné, était une cheminée aux boiseries sculptées en relief, dotée de niches ou de compartiments contenant chacun des bustes humains qui dépassaient presque entiers de la paroi. Certaines des figures étaient vêtues d'anciens costumes gothiques ; la plus frappante parmi elles était une femme, que regardait avec convoitise un féroce Sarazin dans une niche contiguë.

Ces boiseries comptent parmi les mystères de l'abbaye, et génèrent autant de vastes spéculations que les hiéroglyphes égyptiens. Certains supposent qu'elles illustrent une aventure en Terre Sainte, et que la dame en effigie fut sauvée du Turc enturbanné qui la fixe si avidement par quelque croisé de la famille.

Ce qui tendrait à confirmer la croyance en quelque occulte signification concernant ces figures, est que de similaires exemplaires de boiseries existent en d'autres parties de l'abbaye, dans lesquelles on retrouve toujours la dame chrétienne et son amant ou gardien sarazin. Au pied de ces sculptures sont affichées les armoiries portées par les Byron, et une date les reportant au temps de « Sir John Byron le Petit, avec une grande barbe », personnage traditionnel de quelque ténébreuse importance pour la vénérable demeure, comme il sera montré plus loin.

Quoi qu'il en soit, je ne retiendrai pas le lecteur avec une description plus poussée de mon appartement ou des mystères qui s'y rattachent. Puisqu'il va passer quelques jours avec moi à l'abbaye, nous aurons le temps d'examiner le vieil édifice à loisir, et de faire connaissance, non seulement avec son intérieur, mais également avec ses environs.

Le jardin de l'abbaye

Le matin suivant mon arrivée, je me levai de bonne heure. La lumière du jour perçait brillamment entre les rideaux de la fenêtre ; et, tirant ces derniers, je contemplai par la croisée gothique un décor qui s'accordait en caractère avec l'intérieur de l'antique demeure. C'était le vieux jardin de l'abbaye, mais altéré afin d'épouser les goûts des différentes époques et des différents occupants. D'un côté on

voyait des sentiers et des allées ombragés, de vastes terrasses et des hauts bosquets ; de l'autre, à l'un des angles de l'édifice, gris et d'aspect très monastique, envahi de lierre et surmonté d'une croix, se trouvait un petit jardin à la française, avec des pots de fleurs soignés, des allées de gravier, et d'imposantes balustrades de pierre.

La beauté de la matinée, et la quiétude du moment, me décidèrent à faire un tour ; car il est agréable d'apprécier de tels lieux anciens seul, lorsqu'on peut se laisser aller à des rêveries poétiques, et tisser des réseaux de fantaisies sans être interrompu. M'habillant alors avec grande hâte, je descendis le petit escalier menant de l'appartement d'honneur au long couloir surplombant le cloître, à l'extrême bout duquel je passai une porte. Là, j'émergeai à l'air libre et, descendant un autre escalier, je me trouvai au centre de ce qui avait été jadis la chapelle de l'abbaye.

Il ne restait rien cependant de l'édifice sacré, hormis la façade gothique, avec son large portail et sa grande fenêtre en ogive, déjà décrite. La nef, les murs latéraux, le chœur, la sacristie, tout avait disparu. Le ciel était à découvert au-dessus de ma tête, une pelouse tondue ras sous mes pieds. Des allées de gravier et des bosquets avaient succédé aux ailes sombres, et de majestueux arbres aux colonnes en faisceau.

Là où maintenant l'herbe exhale une vapeur obscure, humide linceul sur la glaise d'une vie éteinte, les saints pères croissaient en sainteté, n'élevant leurs pieuses voix que pour prier.

Là où maintenant les chauves-souris déploient leurs ailes indécises, aussitôt que le crépuscule étend son ombre prévenante, les chœurs souvent mêlaient leurs vêpres, ou adressaient à Marie des oraisons matinales. ⁽⁷⁾

Au lieu des oraisons matinales des moines, cependant, les murs en ruine de la chapelle résonnaient à présent des croassements des innombrables corneilles, qui battaient des ailes et planaient autour du sombre bosquet dans lequel elles habitaient, et se préparaient pour leur vol matinal.

Mes déambulations me conduisirent le long d'allées tranquilles, bordées d'arbustes, desquelles des poules d'eau s'enfuyaient çà et là à mon passage, allant se réfugier dans les buissons. Je débouchai ensuite sur une large terrasse, jadis très appréciée des frères, qui s'étendait sur toute la longueur de l'ancien jardin, longeant le vieux mur en pierre qui bordait ce dernier. Au centre du jardin se trouvait un des étangs poissonneux des moines, une étendue d'eau oblongue, profondément encadrée, tel un miroir, par de vertes berges de gazon en pente. En son sein vitreux se reflétait la sombre masse du bosquet voisin, l'un des plus importants du jardin.

Ce bosquet était connu sous le sinistre nom de « bois du diable », et jouissait d'une réputation très équivoque dans le voisinage. Il avait été planté par le « mauvais lord Byron », aux premiers temps où il habita l'abbaye, avant son duel fatal avec Mr. Chaworth ⁽⁸⁾. Ayant des goûts quelque peu étrangers et classiques, il fit ériger des statues de satyres ou de faunes en plomb à chaque extrémité du bosquet. Ces statues, comme tout ce qui a trait à l'ancien lord, tombèrent sous le coup de la suspicion et du blâme qui l'enveloppèrent dans la dernière partie de sa vie. Les gens de la campagne, qui ne connaissaient rien à la mythologie païenne et à ses divinités sylvaines, regardèrent avec horreur des idoles dotées des attributs diaboliques que sont les cornes et les pieds fourchus. Ils supposèrent probablement que c'était là les objets d'un culte secret de l'obscur et solitaire misanthrope à la réputation de meurtrier, et leur donnèrent le nom de « démons du vieux lord ».

Je pénétrai au cœur de ce bosquet mystique : les antiques statues fort calomniées s'y trouvaient, à l'ombre de mélèzes, tachées de moisissures humides. Il n'est pas surprenant que d'étranges silhouettes, ainsi pourvues de sabots et de cornes, et placées dans un bosquet obscur, aient jeté dans la perplexité les esprits de simples fermiers superstitieux. Beaucoup de goûts et de caprices des riches ont inévitablement, aux yeux des gens sans instruction, des relents d'insanité.

Je fus cependant attiré vers ce bosquet par des souvenirs d'un caractère plus émouvant : cela avait été l'un des lieux préférés du défunt lord Byron. Dans sa visite d'adieu à l'abbaye ⁽⁹⁾, après qu'il s'en soit défait, il passa quelques temps dans ce bosquet en compagnie de sa sœur ; et, en guise d'ultime memento, grava leurs noms sur l'écorce d'un arbre.

Les sentiments qui agitaient son cœur durant cette visite d'adieu, tandis qu'il voyait autour de lui des objets chers à son orgueil, et chers à ses souvenirs d'enfance, mais que la petitesse de sa fortune ne permettait pas de conserver, se devinrent à un passage d'une épître poétique écrite pour sa sœur des années après :

J'ai rappelé à ton souvenir notre propre cher lac, près de ce vieux manoir *qui peut bien ne plus être à moi*. Le Léman est beau ; mais ne crois pas que je délaisse la douce souvenance

d'une rive plus chère : il faudra que le Temps fasse de tristes ravages dans ma mémoire avant que *lui* ou *toi* puissiez vous effacer de ma vision ; bien que, comme toutes choses que j'ai aimées, j'ai dû y renoncer à jamais, ou m'en séparer loin.

Parfois je ressens presque ce que j'ai ressenti durant l'enfance heureuse ; arbres, fleurs et ruisseaux, qui me rappellent les lieux où j'habitais avant que ma jeune raison ne fût sacrifiée aux livres, me surprennent tels que jadis, et peuvent me faire flancher le cœur lorsque j'identifie leurs ressemblances ; et même par moments je croirais voir quelque vivante créature à aimer — mais nulle comme toi. ⁽¹⁰⁾

Je fouillai le bosquet un bon moment avant de trouver l'arbre sur lequel lord Byron avait laissé son fragile mémorial. C'était un orme à la forme particulière : il avait deux troncs, partis de la même racine, et qui, après avoir poussé côte à côte, entremêlaient leurs branches. Indubitablement, il l'avait choisi parce qu'emblématique de sa sœur et de lui-même. Quittant le bosquet, je continuai mes déambulations le long d'une spacieuse terrasse, dominant ce qui avait été jadis le potager de l'abbaye. En contrebas se trouvait le vivier, ou l'étang poissonneux, des moines ; une mare sombre, surplombée de cyprès tristes, une poule d'eau solitaire nageant à sa surface.

En poursuivant un peu plus loin, la terrasse donnait sur le majestueux paysage au côté sud de l'abbaye ; le jardin d'agrément, avec ses balustrades en pierre et ses majestueux paons ; la pelouse, avec ses faisans et ses perdrix ; et la douce vallée de Newstead au-delà.

À quelque distance, au bord de la pelouse, se trouvait un autre souvenir de lord Byron : un chêne qu'il planta dans son enfance, lors de sa première visite à l'abbaye. Pénétré d'un sentiment superstitieux inhérent à sa personne, il lia sa propre destinée à celle de cet arbre. « Tant qu'il prospérera, avait-il dit, je prospérerai aussi. ⁽¹¹⁾ » Plusieurs années s'écoulèrent ; beaucoup d'entre elles passées dans l'oisiveté et la dissipation. Il revint à l'abbaye en jouvenceau ayant à peine atteint l'âge d'homme ; mais, comme il le pensait, manifestant des vices et des folies au-dessus de son âge. Il trouva son chêne-emblème étouffé par les herbes et les ronces, et s'appliqua à lui-même la leçon :

Jeune chêne, lorsque je te plantai profondément dans le sol, j'espérais que tes jours dureraient plus longtemps que les miens, que tes sombres branches ondoyantes prospéreraient alentour, et que le lierre vêtirait de son manteau ton tronc.

Tel était mon espoir lorsque, dans mes années d'enfance, je te voyais avec orgueil grandir sur la terre de mes ancêtres : celles-ci ont passé, et j'arrose aujourd'hui ta souche de mes larmes, les herbes qui t'encerclent étant impuissantes à cacher ton déclin. ⁽¹²⁾

Je m'appuyai sur la balustrade de pierre de la terrasse, et admirai la vallée de Newstead, avec ses plans d'eau argentés scintillant sous le soleil matinal. C'était un matin de sabbat, ce qui semble toujours avoir une sainte influence sur le paysage, probablement à cause de la quiétude de ce jour, et de l'absence de tous les bruits de travail de la semaine. Tandis que je méditai sur ce doux et beau décor, et sur la capricieuse destinée de cet homme, que son tempérament orageux contraignit à quitter ce tranquille paradis, à batailler contre les passions et les périls du monde, le doux carillon des cloches d'un village situé à quelques milles vint envahir la vallée. Chaque scène et chaque son ce matin-là semblait calculé pour rappeler les touchants souvenirs du pauvre Byron. Ce carillon venait du clocher du village de Hucknall-Torkard, sous lequel est enterrée sa dépouille ⁽¹³⁾. J'ai visité sa tombe depuis : elle se trouve dans une vieille église de campagne, grise, rendue vénérable par le cours des siècles. Il est enterré sous le pavement, à l'une des extrémités de l'aile principale. Une lumière éclaire l'endroit à travers le vitrail d'une fenêtre gothique, et une tablette sur le mur voisin avertit qu'il s'agit du caveau familial des Byron. Le poète avait eu la fantasque intention d'être enseveli avec son fidèle chien, dans le jardin de l'abbaye de Newstead. Ses exécuteurs firent preuve de plus de jugement et de sentiment, en confiant ses cendres à la sépulture familiale, afin de mêler ces dernières à celles de sa mère et de ses aïeux. Là,

Après la fièvre convulsive de cette vie, il dort bien ; la perfidie domestique, l'invasion étrangère, rien ne peut le toucher désormais ! ⁽¹⁴⁾

Comme, lors de ses derniers instants, s'est presque réalisé le vœu formé par lui quelques années seulement auparavant, au cours d'un de ses capricieux accès de mélancolie et de misanthropie !

Lorsque le Temps, soit tôt, soit tard, amènera le sommeil sans rêve qui berce les morts, Oubli ! puisse ton aile languissante ondoyer gentiment au-dessus de mon lit de mort !

Point de bande d'amis ou d'héritiers qui soit là à pleurer, ou à souhaiter, le proche soubresaut ; point de jeune fille, les cheveux en désordre, à ressentir, ou feindre, un malheur de bienséance.

Mais qu'en silence je m'enfonce en terre, sans pleureurs importuns alentour : je ne voudrais gâter un seul instant de réjouissance, ni donner des frissons à l'amitié du fait d'une larme. ⁽¹⁵⁾

Il mourut au milieu d'étrangers, dans un pays étranger, sans un proche parent pour lui fermer les yeux ; pourtant il ne mourut pas sans faire verser de larmes. Malgré toutes ses fautes, ses erreurs, ses passions, ses caprices, il avait le don de s'attacher chaleureusement ses humbles serviteurs. L'un d'eux, un pauvre Grec ⁽¹⁶⁾, accompagna sa dépouille en Angleterre, et les suivit jusqu'à la tombe. On m'a raconté que, pendant la cérémonie funèbre, il se tint cramponné à son banc, agonisant de chagrin ; et lorsque tout fut terminé, sembla vouloir descendre dans la tombe avec le corps de son maître. Une nature qui a pu inspirer de tels attachements doit forcément avoir été généreuse et bienfaisante.



Traduction inédite, d'après *Abbotsford, and Newstead Abbey* ; Murray, Londres, 1835.

C'est en 1815 que Washington Irving (1782 – 1859) vint, à la suite d'un double deuil, s'installer en Europe, passant par l'Espagne, l'Allemagne, la France, et l'Angleterre, où il se lia d'amitié avec Walter Scott, et eût une liaison avec Mary Shelley ; il fut du nombre de ceux qui purent lire tout ou partie des fameuses *Mémoires* de Byron, brûlées en 1824. Il visita une première fois Newstead en octobre 1831, puis revint, à l'invitation des Wildman, passer quelques semaines à l'abbaye en janvier 1832, donnant libre cours à son admiration pour Byron : « J'ai occupé sa chambre, et le lit même dans lequel il dormait. », écrivait-il à sa sœur le 20 janvier 1832.

(*) Dans une niche plus élevée, seule mais couronnée, la vierge mère de l'Enfant-Dieu, tenant son fils dans ses bras bénis, promenait son regard, épargnée par quelque coup du sort tandis que tout autour était dévasté ; elle semblait faire des terres alentour une terre sainte. ⁽¹⁷⁾

(1) *Don Juan*, Chant XIII, st. 55 ; voir ci-après.

(2) *Boatswain* : Voir ci-dessus la note 9, p. 12.

(3) *Don Juan*, Chant XIII, st. 65 ; voir ci-après.

(4) Sir John Byron le Petit : Le second possesseur de Newstead.

(5) *Don Juan*, Chant XIII, st. 66 et 67 ; voir ci-après.

(6) Vandyke : Antoon van Dyck, artiste belge (1599 – 1641), peintre à la cour d'Angleterre.

(7) "Élégie sur l'abbaye de Newstead" (1804 ?), st. 8-9.

(8) *Son duel fatal avec M. Chaworth* : Le 26 janvier 1765, William, cinquième baron Byron, tua en duel son voisin William Chaworth, à propos d'une vétille ; voir Beckett : ouvrage cité, p. 37, ainsi que la lettre de Byron à J.-J. Coulmann du 12 juillet 1823, reproduite dans le *Dossier lord Byron* n°2, p. 10-11 et 18-19.

(9) *Sa visite d'adieu à l'abbaye* : Cette visite d'adieu est imaginaire ; c'est en août 1814 que Byron se trouva pour la dernière fois à Newstead avec sa sœur, mais le domaine n'est pas alors vendu.

(10) "Épître à [Augusta]" (1816), st. 10-11.

(11) *Tant qu'il prospérera...* : Propos non identifiés.

(12) "À un chêne dans la jardin de Newstead [...]" (1807, publié en 1832), st. 1-2. Passage incontournable pour les visiteurs, ce chêne dépérit au cours du XIX^e siècle, ne laissant qu'un tronc.

(13) *Sous lequel est enterrée sa dépouille* : Cet enterrement eut lieu le 16 mai 1824.

(14) *Macbeth* (Acte III, scène 2), trad. François-Victor Hugo.

(15) "Euthanasie" (1811 ?), st. 1-3.

(16) *Un pauvre Grec* : D'après les comptes-rendus des funérailles, il s'agirait de Giovanni Battista Falcieri, dit « Tita », qui n'était pas Grec, mais Italien.

(17) *Don Juan*, Chant XIII, st. 61.

Newstead dans les poèmes de Byron

Vers composés en quittant l'abbaye de Newstead

À quoi bon construire ton manoir, ô fils des jours ailés ? Tu regardes aujourd'hui du haut de ta tour... Encore quelques années, le vent du désert s'élèvera, et prolongera ses hurlements à travers les salles solitaires.

Ossian.

À travers tes créneaux, Newstead, sifflent les vents à la voix profonde. Toi, la demeure de mes pères, tu n'es plus maintenant que ruines. Dans tes jardins autrefois souriants, la ciguë et l'ortie ont étouffé les roses qui s'épanouissaient jusqu'au bord des sentiers.

Des barons vêtus de fer, qui conduisaient fièrement leurs vassaux à la bataille et les entraînaient des rives de l'Europe jusqu'aux plaines de la Palestine, les seuls tristes vestiges qui restent aujourd'hui sont des écussons et des boucliers frémissant aux souffles de l'orage.

Le vieux Robert n'éveille plus dans les cœurs, par les accords de sa harpe, une passion brûlante pour les lauriers cueillis dans les combats. Jean d'Horistan dort son dernier sommeil, et les chants de son ménestrel sont éteints aussi par la mort.

Paul et Hubert, également, reposent dans les champs de Crécy ; ils sont tombés pour assurer le triomphe d'Édouard et de l'Angleterre. Ô mes pères ! les larmes de votre patrie vous assurent l'immortalité ; ses annales redisent toujours comment vous avez combattu, comment vous avez péri.

À Marston-Moor, avec Rupert, vous avez lutté contre les traîtres. Quatre frères, parmi vous, ont abreuvé de leur sang la plaine sinistre. Ils défendaient les droits du monarque au nom même de la patrie ; ils scellèrent par leur mort leur dévouement à la royauté.

Ombres de tant de héros, recevez mes adieux. Votre héritier vous salue en quittant le toit de ses ancêtres. Sur la rive étrangère comme sur le sol natal, votre souvenir nourrira son courage ; il rêvera de gloire en songeant à vous.

Si des larmes troublent sa vue au moment d'une si mélancolique séparation, c'est la nature seule, et non la crainte, qui fait parler ses regrets. Il court au loin, poussé par le désir de vous égaler. Jamais la gloire de ses ancêtres ne s'effacera de sa pensée.

Une telle gloire, de tels souvenirs, lui seront chers en tout temps. Il jure de ne point rester au-dessous de votre renommée. Comme vous il veut vivre, comme vous il veut périr. Puisse-t-il, après sa mort, mêler sa cendre à la vôtre !

Trad. Daniel Lesueur [pseudonyme de Jeanne Loiseau] : *Œuvres de lord Byron* ; Lemerre, Paris, 1892 ; vol. 1, p. 12-14. Titre original : "On leaving Newstead" ; première publication en 1806 dans *Fugitive pieces (Pièces fugitives)*.

Ossian : Extrait de "Carthon : un poème", un des *Poèmes d'Ossian* (1803).

Jusqu'aux plaines de la Palestine : Byron fait là allusion au panneau sculpté décrit par Irving (voir ci-dessus, p. 15).

Le vieux Robert : Robert de Byron, ancêtre du poète.

Horistan : Le château d'Horistan, dans le *Derbyshire*, ancienne demeure de la famille Byron. (*Note de Byron.*) — Jean d'Horistan fut croisé sous Richard I^{er} ; il fut tué au siège d'Askalon, ville côtière d'Israël. Le début de la phrase omet un passage de l'original : « Près des tours d'Askalon, Jean... ».

Paul et Hubert : Supposés ancêtres de Byron.

Crécy : Crécy-en-Ponthieu, ville de la Somme où en 1346 se déroula la bataille initiant la Guerre de cent ans.

Marston-Moor : La bataille de *Marston Moor*, où les partisans de Charles I^{er} furent battus. (*Note de Byron.*) — Elle eut lieu en 1644, près d'York.

Rupert : Fils de l'Électeur Palatin, et apparenté à Charles I^{er}. Il commanda ensuite la flotte, sous le règne de Charles II. (*Note de Byron.*) — Le prince Rupert, duc de Bavière, était un des chefs des royalistes à la bataille de Marston Moor.

Abbaye de Newstead



Sous le toit de mes pères, tandis que le clair de lune tombe, parmi le silence et l'ombre, sur ses murs désolés, celui-ci brille au loin telles les gloires de jadis ; il scintille, mais il ne réchauffe pas — il est éblouissant, mais froid.

Que brillent les rayons du soleil pour le jour présent : c'est cette lumière qui devrait éclairer une race en décadence, quand les étoiles parsèment le ciel et la rosée la terre, et que l'ombre allongée traîne autour de la ruine.

Et le pas qui résonne sur le gris sol de pierre retombe maussadement maintenant, car ce n'est que le mien ; et les voix qui tonnaient de joie se sont tuées, la coupe est vide et le foyer éteint.

Et vains furent les efforts pour ressusciter et ramener la brillance de jadis afin d'illuminer notre demeure ; et vains furent nos espoirs pour d'éviter notre déclin, et le sort de mes pères s'est confondu avec le mien.

Or le leur fut de connaître abondance et plénitude de Gloire, et le mien d'hériter d'un nom trop hautain ; or le leur fut de vivre en des temps de triomphes, et le mien de les regretter, sans pouvoir renouer avec eux.

Et la Ruine s'est attachée à ma tour et à mes murs, trop vénérables pour disparaître, et trop massifs pour s'effondrer ; ils ne racontent pas une décadence due au temps ou aux tempêtes, mais la destruction de la lignée qui a régné sur eux.

L'Abbaye Normande

Extrait du chant XIII de *Don Juan* (1823)

55.

Jusqu'à l'Abbaye Normande se transporta le noble couple — un vieux, vieux monastère jadis, maintenant une demeure plus vieille encore, d'un riche et rare mélange de gothique, auquel — tous les artistes sont d'accord — peu de spécimens parmi ceux qui nous sont restés peuvent être comparés ; en même temps, elle est située peut-être un peu trop bas, parce que les moines préférèrent qu'il y ait une colline derrière — afin d'abriter du vent leur dévotion.

56.

Elle se tenait au cœur d'une joyeuse vallée, couronnée de hauts bois parmi lesquels se dressait le chêne des druides, tel Caractacus en train de rallier son armée, levant ses grands bras contre la foudre ; et de dessous son feuillage on voyait sortir les habitants de la forêt tout tachetés, tandis que s'éveillait le jour — et le cerf branchu descendait avec toute sa harde, laper un ruisseau qui murmurait comme un oiseau.

57.

Devant la demeure se trouvait un lac limpide, aussi large que transparent, profond, et fraîchement alimenté par une rivière dont les courants se frayaient un paisible chemin parmi les eaux plus calmes du pourtour ; le gibier d'eau nichait dans les fourrés et les joncs, couvant dans ses lits liquides ; les bois allaient en pente jusqu'à ses rives, et maintenaient fixés sur l'onde leurs visages verts.

58.

Son déversoir se précipitait en une cascade abrupte, étincelante d'écume, qui, avant de reprendre ses échos aigus, tel un enfant apaisé, plongeait parmi de douces ondulations, glissant en un ruisseaulet — et, ainsi calmé, poursuivait son cours, tantôt miroitant, tantôt cachant ses méandres sous les bois — tantôt clair, tantôt bleu, s'accordant à la façon dont les cieux projetaient leurs ombres.

59.

Un glorieux reste du gothique édifice (du temps où l'église appartenait à Rome) se dressait un peu à part sous la forme d'une grande voûte qui avait jadis abrité bien des ailes ; ces dernières avaient disparu — une perte pour l'Art ; la première s'imposait encore avec sévérité et superbe au-dessus du sol, et éveillait des sentiments même dans le cœur le plus dur, lequel se mettait à déplorer le pouvoir du temps ou les assauts de la tempête en contemplant cette arche vénérable.

60.

Dans une niche, près de son pinacle, douze saints de pierre avaient jadis été sanctifiés — mais ceux-ci avaient chu — non pas lorsque les moines avaient été déchus, mais lors de la guerre qui arracha Charles à son trône — lorsque chaque maison était un fortin, comme le racontent les annales de maintes races alors ruinées — de vaillants cavaliers — qui combattirent en vain pour ceux qui ne surent ni renoncer, ni régner.

61.

Cependant, dans une niche plus élevée, seule mais couronnée, la vierge Mère de l'Enfant-Dieu, tenant son fils dans ses bras bénis, promenait son regard, épargnée par quelque coup du sort tandis que tout autour était dévasté ; elle semblait faire des terrains alentour une

terre sainte ; ce peut être une faible ou folle superstition, mais même la plus chétive relique du sanctuaire d'un quelconque culte éveille de divines pensées.

62.

Une imposante fenêtre, formant un creux au centre, dépouillée de ses verres aux mille couleurs, par lesquels entraient jadis de glorieux rayons assombris, jaillissant du soleil comme les ailes d'un séraphin, béait à présent, toute désolée ; tantôt forte, tantôt plus faible, la bourrasque souffle à travers ses ciselures, et souvent le hibou chante son antienne là où le chœur réduit au silence entonnait ses alléluias, étouffés comme un feu ;

63.

Mais lorsque la lune est à son midi, et que le vent arrive à tire d'ailes d'un point du ciel, on entend gémir un son étrange et d'outre-terre, qui se fait alors musical — un air mourant qui file à travers la grande voûte, qui s'élève puis retombe ; certains pensent que ce n'est que l'écho lointain du vent nocturne répercuté par la cascade, et harmonisé par le vieux mur du chœur. —

64.

D'autres, que quelque forme ou figure inconnue, née peut-être du délabrement, a donné à cette ruine grise le pouvoir (inférieur à celui de la statue de Memnon, chauffée aux rayons de l'Égypte, qui jouait de la harpe à heure fixe) de charmer par sa voix ; triste mais sereine, elle glisse par-dessus les arbres et les tours ; je n'en connais pas la cause, ni ne peux la deviner, mais tels sont les faits ; je l'ai entendue — jadis peut-être trop. —

65.

Au milieu de la cour folâtrait une fontaine gothique, symétrique, mais ornée de sculptures — d'étranges et bizarres visages, comme lors d'une mascarade ; ici un monstre peut-être, là un saint ; la source jaillissait par d'effrayantes bouches taillées dans le granit, et venait pétiller dans des bassins, où son petit torrent se dissipait en un millier de bulles, semblable à la vaine gloire de l'homme, et à ses soucis plus vains encore.

66.

La demeure en elle-même était vaste et vénérable, ayant davantage conservé son caractère monastique que tout autre lieu ; les cloîtres étaient encore debout, les cellules aussi, ainsi que le réfectoire, je crois ; une exquise petite chapelle, encore intacte, avait su embellir le décor ; le reste avait été reconstitué, remplacé ou abattu, et annonçait plus le baron que le moine.

67.

De vastes salles, de longues galeries, de spacieuses chambres, unis par un fort peu licite mariage des Arts, pouvaient choquer un connaisseur, mais lorsqu'elles se combinaient, elles formaient un tout qui, inégal par endroits, faisait pourtant grande impression sur l'esprit, du moins chez ceux dont les yeux se trouvent dans le cœur ; nous admirons un géant à cause de sa stature, et ne cherchons pas d'emblée si tout est fidèle à la nature.

Traduction inédite.

(st. 56) *Caractacus* : Roi anglais de l'Antiquité s'étant illustré en luttant contre les Romains.

(st. 60) *La guerre qui arracha Charles à son trône* : La guerre civile qui mit fin au règne de Charles I^{er} : vaincu par Cromwell et les réformistes, il fut décapité en 1649.

(st. 64) *La statue de Memnon* : Référence à Tacite (*Annales*, liv. II, st. 61).

(st. 65) *Au milieu de la cour folâtrait une fontaine* : Byron tient déjà compte des modifications opérées par Wildman !

Annexe

Lettre de Byron à Thomas Wildman

Venise, le 18 novembre 1818.

Mon cher Wildman, — M. Hanson est à la veille de repartir, si bien que je n'ai que le temps de vous retourner quelques remerciements insuffisants pour votre très aimable lettre. Je ne voudrais pas vous ennuyer par une quelconque requête quant à la préservation des quelques traces de ma famille qui existeraient encore à Newstead, et je laisse tout cet aspect des choses à vos propres sentiments, présent ou futurs, à ce sujet. Le portrait que vous désirez — et j'en suis flatté — ne vaut pas les ennuis et les dépenses que causerait son [expédition], mais soyez sûr que vous aurez le premier qui sera peint et qui vous paraîtra digne d'être accepté.

Je suis certain que, vous appartenant, Newstead demeurera ce qu'elle est, et qu'elle vous verra heureux, de même que je suis bien sûr que vous rendrez heureux ceux qui sont à votre charge. Quant à moi, vous pouvez être sûr que, que ce soit en quatrième, cinquième, ou sixième à Harrow — ou dans les fluctuations de l'après-vie, je me souviendrai toujours avec égard de mon vieux camarade d'école, assistant, et ami ; et saluerai avec respect le vaillant soldat qui, malgré tous les avantages de fortune et l'attrait de la jeunesse pour une vie de plaisir, s'est consacré à des devoirs d'un plus noble ordre — et en sera récompensé par l'estime et l'admiration de son pays.

Tout à vous,
très sincèrement et affectueusement.
Byron

Traduction inédite. Source : W. Irving, ouvrage cité, p. 120-121. Lettre reprise dans *BLJ*, vol. 6, p. 81, avec une ponctuation différente, et une erreur rectifiée. Les termes *quatrième*, *cinquième*, etc. sont traduits littéralement, et désignent évidemment des années scolaires anglaises.